

H-France Forum  
Volume 17 (2022), Issue 4, #3

Hall Bjørnstad, *The Dream of Absolutism: Louis XIV and the Logic of Modernity*. Chicago: University of Chicago Press, 2021, 248 pp. 7 color plates, 14 halftones, notes bibliography, and index. \$95.00 U.S (cl). ISBN 9780226803838

Compte rendu d'Arnaud Orain, Université Paris 8 Saint-Denis et CRH-EHESS

Voilà un livre qui, malgré son sous-titre, n'a Louis XIV ni pour objet ni tout à fait pour sujet. C'est tant mieux, et c'est de fait beaucoup plus intéressant que n'importe quelle monographie consacrée au prétendu grand roi. Organisé autour de trois chapitres (« La grammaire de l'absolutisme » ; « Les miroirs de l'absolutisme » et « absurdités absolutistes »), il s'agit pour Hall Bjørnstad, spécialiste reconnu du dix-septième siècle européen, de proposer avec cet ouvrage une sorte d'analyse de l'absolutisme réflexif. Le livre est en effet une enquête sur la représentation que l'absolutisme pouvait se faire de lui-même, dans un geste à la fois créateur et justificatif qui s'est déployé sur plusieurs plans. Le projet est d'un grand intérêt pour toutes celles et ceux qui aspirent à décroquer les approches de l'histoire, car l'auteur mélange l'étude des textes et des images, les contes et les traités « sérieux », les mémoires et les représentations, sans faire de l'auctorialité une clef de lecture décisive et sans sacraliser une méthode particulière. Après quelques mises en garde utiles relatives à l'usage—possible, mais sans interprétation uniquement instrumentale—du terme de « propagande » (ce qui doit être propagé) et du concept de « gloire royale » (qui préexiste à l'action ou à la renommée du souverain), l'ouvrage est centré sur la notion « d'exemplarité ».

Le premier chapitre se concentre sur les *Mémoires* de Louis XIV, texte qui n'a pas reçu jusqu'ici l'attention qu'il mérite. Son ou ses « auteurs », peu importe, en ont fait un grand drame œdipien de théologie politique à un seul lecteur : comment transmettre la théorie et la pratique absolutiste au dauphin de France. On y apprend que ce n'est pas l'indiscipline des rois qui enlève le respect qu'on leur doit, car au fond rien ne peut le leur ôter : ils sont grands et glorieux par nature, mais ils doivent découvrir de quelle façon dans un geste introspectif qui les révèle à eux-mêmes. L'exemple, ici, est celui de la pratique : Louis XIV enseigne à son fils la façon dont il a agi en telle ou telle circonstance. Nulle leçon de gestion des ressources humaines ici, pas de conseils sur la façon de délibérer avec les autres, mais une invitation proche de celle du Freud de *Psychopathologie de la vie quotidienne* : pour tout savoir, il suffit pour le souverain de bien regarder et de bien entendre, et presque rien ne pourra lui échapper. Partie prenante d'un plan préétabli, le roi trouvera ensuite en son for intérieur, en son bon sens, la décision qui sera la bonne, celle qu'il aurait fallu prendre—et qu'il était le seul à pouvoir prendre—en toute circonstance.[1] Bien sûr, la question qui se pose à la lecture des *Mémoires*, et que relève astucieusement Hall Bjørnstad (l'analyse grammaticale est magistrale), est celle de la façon dont l'enfant pourrait être à la hauteur du père. La réponse est simple : il ne le pourra pas. Le dauphin devra tenter de trouver sa voie propre non pour ressembler à Louis XIV, mais pour en quelque sorte le célébrer en lui-même, dans un geste forcément inférieur, mais prévu après la mort par son père, figure tutélaire du commandeur mort. L'autorité vient d'outre-tombe, le roi cherchant en quelque sorte à contrôler le futur. Ce transfert intertemporel de la décision est une des marques de fabrique de l'absolutisme, nous y reviendrons dans la suite.

Le deuxième chapitre se demande ce que l'on voyait dans la galerie des glaces de Versailles peu après sa construction. Comme le rappelle l'auteur, les miroirs, autrefois, étaient du domaine de l'intime. Ils deviennent ceux de la « réflexion » plurielle et intersubjective. En faisant une histoire des miroirs de ce type ailleurs en Europe, réfutant l'innovation technique majeure, Hall Bjørnstad interroge la véritable nouveauté de l'artefact versaillais en s'attachant surtout aux tableaux de Charles Le Brun (très bien reproduits dans le cahier central en couleur) qui s'inséraient dans le dispositif : *Le Roi gouverne par lui-même, 1661* et *Résolution prise de faire la guerre aux Hollandais, 1671*. L'interprétation subtile, novatrice, impressionnante même à bien des égards qu'en donne Bjørnstad est celle de l'absolutisme comme système autoréférentiel. Le Brun donne à voir, tout en ne la donnant pas à voir, la décision royale. Car le roi est maître de son corps et de ses émotions. Il est impassible et ses desseins sont cachés. En se contemplant il est finalement seul avec le peintre (et avec l'historien) à pouvoir déceler—imperceptiblement—les émotions qui l'ont traversé alors. Il se « voit » délibérer dans le tableau. Son corps politique se détache de son corps mortel dans le bouclier de Minerve où un léger sourire est (peut-être) perceptible, cette passion royale qui serait le signe du vrai sentiment du souverain délibérant. En se mirant, Louis XIV contemple ce qu'est l'absolutisme, et c'est pour lui seul que le tableau existe. Comme le fait remarquer Hall Bjørnstad, il n'y a en effet pas de références au passé dans cette peinture, seulement des allégories. Le roi est hors du temps, car comme l'a souligné François Hartog, l'absolutisme est un présentisme.[2]

En analysant des éloges imprimés de Louis XIV tellement hyperboliques qu'on se demande s'il ne s'agit pas de parodies dans le troisième et dernier chapitre du livre, Hall Bjørnstad donne à voir l'exubérance comme aboutissement ultime de l'absolutisme. Louis établit un tel standard de grandeur qu'il devient difficile de rivaliser dans la louange. On manque de mots et toute la rhétorique des collègues n'y peut suffire. Deux auteurs aujourd'hui méconnus personnifient cette impossibilité : Vertron et son *Parallèle de Louis le Grand avec les princes qui ont été surnommés Grands* (1685) et Préchac avec *Sans Parangon* (1698). Dans les deux cas, Louis XIV apparaît comme le plus sage, le plus prudent, mais aussi le plus victorieux et le plus sublime des monarques qui ont régné jusqu'alors. La comparaison et le conte permettent de révéler un point extrêmement intéressant : l'idée selon laquelle la « magie » du roi est en fait plus puissante que celle des fées. Le monde « réel » que Louis XIV a suscité a déplacé les frontières de ce que les poètes pouvaient imaginer. Ici encore, l'exemplarité qui est donnée à voir n'a donc pas d'avenir puisqu'elle est indépassable. Or ce n'est pas à la propagande ou à l'outrance qu'il faut crier, mais à la représentation de l'absolutisme comme hors du temps chronologique, comme une modalité d'action qui s'inscrit au-delà des possibilités temporelles d'une vie humaine.

Ce point est important et permet d'introduire deux éléments qu'Hall Bjørnstad suggère, mais qu'il aurait pu approfondir dans son excellent travail. Le premier est celui de la relation conte/ « réalité ». Dans des représentations qui fleurent avec l'idolâtrie, les œuvres du roi sont présentées comme un conte merveilleux. Ainsi la construction de Versailles s'apparente-t-elle à une opération magique. Il aurait été intéressant de poursuivre plus avant l'analyse du rôle du conte de fées dans la sublimation et le refoulement des désirs et des malheurs du temps. On sait de quoi est fait Versailles : d'impôts écrasants et de labeur, d'une richesse constamment perçue comme ayant été extorquée aux classes productives pour financer les classes oisives (on peut se référer à la lettre de Fénelon à Louis XIV dont parle l'auteur, ou aux écrits de Vauban, Boisguilbert ou

Duguet). C'est même à une « guerre civile » de l'impôt à laquelle font référence plusieurs contemporains et c'est la raison pour laquelle la seconde génération des Modernes usera du Merveilleux dans un sens totalement contraire sous la Régence. Alors que les zélotes de la monarchie louis-quatorzienne contrastent un conte qui fait pâle figure devant la « réalité » produite par le roi, c'est ce règne théorisé comme catastrophique qui sera mis en parallèle avec le conte qu'aurait pu être le Système politico-financier de John Law et Philippe d'Orléans (1717-1720). Contre le grand destructeur du royaume—Louis XIV—qui autrefois a été présenté comme faisant mieux que les fées, il fallait rétablir la vérité grâce à ces mêmes fées et donner à voir que le conte n'était qu'un cauchemar, l'opération magique une supercherie, et qu'à la fin de l'histoire on retombait dans la « réalité », celle d'un royaume à genoux en 1713.[3]

Le second élément d'approfondissement concerne le rapport de l'absolutisme à la temporalité. En souhaitant gouverner par lui-même, en œuvrant sans relâche pour imposer son pouvoir personnel, c'est un temps apocalyptique qu'ouvre Louis XIV. L'apocalypse désigne en effet une révélation qui marque la fin d'une époque troublée, dangereuse, destructrice, et l'ouverture d'un temps zéro de refondation.[4] Ce n'est évidemment pas cela qu'est l'absolutisme lui-même (on peut en faire l'histoire), mais c'est ce qu'il a voulu donner à voir. Il veut recommencer la royauté, et même le monde avec lui. Un sauveur, Louis XIV, a fait advenir la Jérusalem céleste et maintenant le temps est suspendu. Cet élément aurait pu être mieux articulé dans l'ouvrage avec la question de l'exemplarité, qui renvoie elle-même à un régime d'historicité différent de celui du présentisme, l'*Historia Magistra Vitae*. L'histoire maîtresse de la vie c'est ce qu'ont appris des générations d'écoliers sur les bancs des collèges d'Ancien Régime, en particulier grâce à Cicéron qui leur donnait à voir les actions vertueuses et/ou éclatantes des soi-disant grands de ce monde, à commencer par les rois. À chaque époque de la vie ou de l'Histoire, on pouvait en effet raisonnablement penser que se présentait des événements sinon identiques, tout au moins similaires à ceux décrits dans les livres de rhétorique, qui devaient fournir des modèles auxquels se conformer. Or c'est bien de modèle dont il est question avec l'absolutisme, mais d'un modèle si inatteignable qu'il en devient impossible. Si les pères comme Louis XIV vivent au-delà de la mort en manipulant leurs fils, que reste-t-il à imiter du passé ? Ce « nous » de Louis XIV à son fils est un opérateur qui abolit le temps, et dans ce cas on peut légitimement s'interroger sur la fin du temps, et même la fin des temps. Il aurait peut-être été utile à Hall Bjørnstad d'insister plus sur les régimes d'historicité que la représentation réflexive de l'absolutisme met en jeu. Ce n'est pas le cas dans le premier chapitre, et c'est dommage, car c'est en fait constamment de cela qu'il s'agit dans ce livre. La question que ne pose pas suffisamment l'auteur est sans doute celle du devenir de l'absolutisme lui-même s'il ne peut pas se perpétuer dans un autre corps mortel que celui de Louis XIV. Que devient un présent perpétuel qui efface l'Histoire dans un monde—éducatif, religieux, militaire—saturé d'histoire(s) ? La culture de l'exemplarité est sapée par le présentisme de l'absolutisme réflexif, et il y a là un message subversif pour la société dans son ensemble : que devient l'autorité des pères sur leurs enfants, des professeurs sur leurs élèves, des officiers sur leurs soldats si l'histoire maîtresse de la vie n'est plus le bon modèle référentiel ? C'est un problème pour une société hiérarchique qui s'abreuve chaque jour ou presque à l'*Historia Magistra*. Ainsi c'est la théorie politique de la monarchie française tout entière qui aurait pu être réinterrogée en conclusion : l'avènement d'un temps apocalyptique peut-il permettre au régime de se perpétuer avec ses corps intermédiaires, son aristocratie, ses lois et coutumes, etc.,—tout un appareillage éminemment historicisé—, ou au contraire est-ce que l'absolutisme réflexif signe l'avènement d'une forme nouvelle de religiosité (l'État ?), avec idolâtrie et fin des temps, qui cadrerait mal avec

une construction monarchique par strates ? Quid dans ce cas d'un potentiel conflit avec l'Église et la hiérarchie catholique ?

Si ces pistes ne sont pas toutes suivies par l'auteur, c'est la grande force de ce livre de les avoir suggérées. Le *Traité de la gloire* (1715) de Louis de Sacy n'est pas cité. Il aurait pu permettre quelques analyses plus poussées de la notion, et on notera une seule petite faiblesse interprétative, celle de « despote ». Ce terme n'a pas grand-chose à voir avec le sens que nous lui donnons aujourd'hui puisqu'il signifiait surtout « égalisateur » à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Si l'on en croit ses détracteurs, Louis XIV avec ses impôts universels (capitation, dixième) aurait été le grand égalisateur (despote) de la société d'ordres qui aurait abattu la noblesse et mis tous ses sujets sur le même pied.[5] Ce sont les très rares faiblesses d'un livre passionnant, qui est une grande réflexion sur l'imagination en politique et qu'on ne saurait trop conseiller à tous les lecteurs qui veulent sortir l'étude de l'histoire de tous les carcans interprétatifs et méthodologiques.

## NOTES

[1] Sigmund Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Paris : Payot, 2004 [1901]. Sur la question du « bon sens », quelques références à l'ouvrage de Sophia Rosenfeld, *Common Sense. A Political History*, Cambridge : Harvard University Press, 2014, auraient été utiles.

[2] François Hartog, *Anciens, Modernes, Sauvages*. Paris : Points Seuil, 2005.

[3] Arnaud Orain, *La politique du merveilleux. Une autre histoire du Système de Law (1695-1795)*, Paris : Fayard, 2018.

[4] François Hartog, « L'apocalypse : une philosophie de l'histoire ? », *Esprit*, vol. 6, 2014, pp. 22-32 et *Chronos. L'Occident aux prises avec le temps*. Paris : Gallimard, 2020.

[5] Louis de Sacy, *Traité de la gloire*, Paris, Pierre Huet, 1715 ; Denis Richet, « Autour des origines idéologiques lointaines de la Révolution française », *Annales ESC*, vol. 24, N°1, 1969, pp. 1-27.

Arnaud Orain

[arnaud.orain@univ-paris8.fr](mailto:arnaud.orain@univ-paris8.fr)

Université Paris 8 Saint-Denis et CRH-EHESS

Copyright © 2022 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and its location on the H-France website. No republication or distribution by print media will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France.

H-France Forum

Volume 17 (2022), Issue 4, #3